

Luz-Saint-Sauveur

Charmante vieille ville ... délicieusement située dans une profonde vallée triangulaire. Trois grands rayons de jour y entrent par les trois embrasures des trois montagnes. Quand les Miquelets et les contrebandiers espagnols arrivaient d'Aragon par la Brèche de Roland, ils apercevaient tout à coup à l'extrémité de la gorge obscure une grande clarté, comme est la porte d'une cave à ceux qui sont dedans. Ils se hâtaient et trouvaient un gros bourg éclairé de soleil et vivant. Ce bourg, ils l'ont nommé Lumière, Luz .

Victor Hugo¹ décrit ainsi Luz, privilégiant une version poétique et imagée à la véritable étymologie de ce charmant village au riche patrimoine.

C'est en 1962 que Saint-Sauveur, le quartier thermal, a été rajouté au nom de Luz, Villenave, petit village indépendant avait été rattaché en 1823.

Autour de sa pittoresque église fortifiée se déroule un dédale de ruelles étroites et sinueuses où les maisons aux toits d'ardoises, blotties les unes contre les autres comme pour mieux se protéger des hivers rigoureux, offrent leurs portes au regard du passant.



Petit trésor de cette vallée, cette belle et tout aussi curieuse église romane a été bâtie à la fin du XII^e siècle sous le patronage de la famille noble de Saint-André, et non par les Templiers dont elle porte à tort le nom. Plusieurs inscriptions encore visibles témoignent de cette période.

Dédiée à saint André, elle fût cédée au XIV^e siècle par les descendants de cette famille aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem qui possédaient déjà dans la vallée, l'hospice de Gavarnie, pour y accueillir les pèlerins sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

A leur arrivée, ils transformèrent l'église en véritable forteresse, l'entourant de hauts murs crénelés, percés de meurtrières et y construisant deux tours pour protéger la population des Miquelets, ces bandits aragonais qui écumaient la vallée en semant la terreur.

Protégée par ses remparts, l'église a traversé le temps sans perdre de son authenticité, il suffit de flâner dans cet espace clos ayant pour seule perspective le sommet des montagnes, où les pierres sont encore imprégnées de son histoire, où d'anciennes sépultures sont disposées en arc de cercle à même la pelouse, pour ressentir une atmosphère mystérieuse qui s'en dégage, propice à la quiétude et à la sérénité.



On ne peut rester insensible au charme de ce portail où les formes et les proportions s'équilibrent avec harmonie jusque dans le contraste des matériaux où la froideur de la pierre s'oppose à la teinte chaleureuse de la porte en bois.

Celle-ci, simple et modeste par sa taille et son absence de décor est au centre d'un jeu de lignes de pierre comme pour mieux marquer l'entrée de l'édifice, ce lieu de passage hautement chargé de symbolique.

La présence des trois marches n'est pas anodine, elles marquent en les gravissant la transition entre le monde extérieur et le monde sacré, le monde profane et le monde sacré. Entrer, c'est s'élever et être prêt à se rapprocher de Dieu.

Le décor de pierre du portail s'organise autour du tympan sculpté semi-circulaire entouré d'un ensemble de voussures aux lignes graphiques supporté par des piédroits et deux colonnettes aux chapiteaux sculptés avec quelque maladresse d'animaux et de personnages, l'ensemble souligné par une frise de rinceaux.

Sur le tympan figure le Christ en Majesté assis au centre d'une mandorle, une main levée en signe de bénédiction, l'autre posée sur son genou retient le Livre sacré. De part et d'autre, le Tétramorphe - représentation des attributs des quatre évangélistes - le lion pour saint Marc, le bœuf pour saint Luc, l'aigle pour saint Jean et l'ange pour saint Mathieu. Dotés de fines ailes et tenant chacun l'Évangile, leurs têtes tournées vers le Christ,

À remarquer, la longue et fine inscription en lettres latines gravée tout autour du tympan ainsi que le discret chrisme sculpté sur une voussure.



S'attarder devant ce portail, c'est déjà commencer un voyage dans le temps, remonter des siècles en arrière pour se retrouver peut-être au Moyen-Âge.

Avec son double arc en ogive de style gothique, ses chapiteaux grossièrement taillés dans la pierre et ses planches de bois cloutées, ce portail est sans doute le plus ancien du village.

Gardien de tant de vies traversées qu'il a pu protéger des dangers existants, s'il pouvait parler, il raconterait les différents occupants et transformations de cette maison seigneuriale, le Doumec-Debat, en abbaye laïque semble-t-il, puis en gendarmerie dont les écuries toujours visibles abritaient les chevaux, mais aussi en boulangerie avant de devenir propriétés privées.

Aujourd'hui, toujours là, impassible et fidèle à son rôle, il accueille avec bienveillance les hôtes de passage.

Mais l'œil curieux et attentif aura remarqué dans le jardin cette curieuse pierre sculptée, de style wisigothique dont l'Espagne possède de nombreux exemplaires (d'alfiz). Les clés sont pourvues d'une flamme ou fer de lance qui appelle immédiatement à penser à un art mozarabe tardif. L'alfiz, caractéristique de l'art mozarabe, est cet encadrement rectangulaire monolithique dans lequel s'inscrivent les deux arcs outrepassés.

Sculptés sur l'alfiz, deux singes musiciens se font face, l'un joue du hautbois, l'autre de la cornemuse. Si la présence de ce dernier instrument peut surprendre, c'est grâce à son fort volume sonore que, dans un contexte rural, il était souvent utilisé au Moyen-Âge, notamment par les bergers.



Une porte d'entrée si modeste que l'on pourrait passer devant sans la remarquer, et pourtant, si elle pouvait parler ...

Elle raconterait ses occupants, comme ce Charles Réjaunier, jeune lyonnais tombé amoureux d'une toye qui s'associera aux frères Rouillet pour installer dans cette maison vers 1825 un atelier de fabrication d'un tissu fait avec de la laine des caprins de la vallée appelé le barège. Ce tissu d'une extrême finesse imprimé de motifs aux couleurs chatoyantes servira pour la confection de robes, châles ...

Séduite, la duchesse de Berry soutiendra cette production et contribuera à la faire connaître. Des années plus tard, des écrivains comme Gustave Flaubert ou Victor Hugo le citeront dans leurs romans ainsi que Georges Sand dans une lettre à sa mère.

Elle raconterait aussi la famille Druène, famille de médecins et maires de Luz qui hérita de cette belle maison à la fin du XIX^e siècle après la cessation de l'activité de tissage et dont le dernier descendant fût Bernard Druène, colonel et historien reconnu.

Elle raconterait toutes ces personnes venues toquer au lourd heurtoriel martelé, certains pour tenir salon, d'autres avant de se lancer sur les sommets comme les Russel, Packe, Swann, duc de Nemours ...



Le regard du promeneur ne peut échapper à cette clé d'arc présentant une profusion de motifs sculptés avec une grande maîtrise.

Au centre, une couronne, symbole d'attachement conjugal, délicatement et patiemment sculptée de fines torsades, entoure un motif végétal aux feuilles nervurées. Deux volutes rappelant la notion du temps encadrent la date gravée en creux, 1825.

Entre deux coquilles, ici en signe de protection, un mystérieux personnage surveille l'entrée. Avec sa tête réduite à sa plus simple expression, sans chevelure, sans oreilles et sans attribut qui pourrait indiquer une fonction sociale ou professionnelle, tel un masque, sa présence immuable depuis deux siècles est là pour protéger la maison et éloigner les esprits malveillants.

Sous la clé, un détail raffiné qui pourrait passer inaperçu, une rosace aux six feuilles finement nervurées, complète le décor.

Le choix d'un marbre gris veiné de blanc extrait d'une carrière de la vallée, le linteau en anse de panier au galbe parfait, les petites ouvertures ovales dans l'imposte ainsi que les ferronneries délicatement ciselées autour de la serrure et du heurtoir enrichissent avec raffinement cet ensemble harmonieux.



Aujourd'hui, cette porte au charme indéfinissable s'est parée d'une nouvelle et rutilante couleur.

Avec bonheur, elle a conservé le très ancien heurtoir dit à pendeloque et le loquet au poucier délicatement martelé en forme de coquille, allusion aux pèlerins sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.









Sur la place de l'église, une belle et imposante maison à étage du début du XIX^e siècle offre sa riche façade aux yeux des promeneurs.

Les fenêtres et les lucarnes réparties régulièrement privilégient l'élément essentiel l'entrée mise en valeur par sa place au centre de la façade et les marches qui mènent à son seuil. Le décor soigné et les matériaux utilisés affichent clairement la position sociale de ses fondateurs et surtout leurs moyens.

Ici, pas de pierre grise ordinaire autour des ouvertures, mais un marbre au graphisme tourmenté teinté de gris cendrés et ponctué de bruns. Les piédroits de l'entrée se rehaussent de chapiteaux moulurés pour soutenir un linteau en anse de panier orné d'une clé d'arc dite pendante au décor très raffiné.

Une imposte vitrée dont le décor de croix de saint André n'est pas sans rappeler le saint patron de Luz, épouse subtilement la courbure du linteau et surmonte une porte aux deux vantaux ornés de motifs géométriques.

A remarquer sur les socles, les motifs géométriques à valeur symbolique déjà rencontrés sur des portes du XVIII^e siècle.





Dominant l'entrée, un remarquable bas-relief en marbre gris sculpté avec une grande maîtrise et beaucoup de raffinement mérite une attention toute particulière.

Au centre, un blason dont la forme rappelle malicieusement celle dite en boucle de gibecière des nombreux heurtors de Luz et en vogue à cette époque-là, affiche des renseignements sur cette maison.

La date, 1836, est celle de la construction, et les initiales **L.R.P** et **H.C**, celles des propriétaires, **Laurent Ramond** dit **Péricou** et de sa femme **Henriette Coméra**. Les lettres sont suivies d'un intrigant point d'interrogation renversé, peut-être la signature de l'artiste ? Le tout est souligné d'une fine frise de damiers rappelant avec subtilité celle de la corniche. Le sculpteur aurait-il puisé son inspiration dans le décor d'une voussure du portail de l'église ?

Sous le blason apparaissent dos à dos derrière une double volute, deux paons. Leurs majestueux plumages se déploient avec élégance de chaque côté pour se ramifier, semblables à des branchages de végétaux. Des corbeilles d'osier débordantes de végétaux et de baies permettent à des oiseaux devenir y picorer. La présence des paons n'est pas seulement décorative, mais a une valeur symbolique. Selon une croyance populaire, sa chair passait pour être imputrescible, et surtout la chute de ses plumes et la repousse à chaque printemps étaient inter-

prêtées comme un signe de résurrection. Il faut voir le paon comme un symbole d'immortalité.

Pour compléter ce décor de pierre, dans chaque angle se déploient des éventails aux subtils plissés, évocateurs peut-être du plumage du paon faisant la roue ou des flabellums, ces grands éventails liturgiques constitués de plumes de paon portés en l'honneur du Pape.

Sur la clé, le thème des motifs sculptés est celui du couple, de l'amour conjugal, du partage, de la prospérité. Le végétal aux feuilles en forme de plumes de paon, les deux oiseaux se partagent une galette (tradition datant du XIV^e siècle !) ainsi que le losange, motif associé à la prospérité.

La marguerite, référence au culte de Marie termine avec délicatesse ce décor.

